

Des femmes et des arts à Sao Paulo:

«DIEU EST BRÉSILIENNE!»

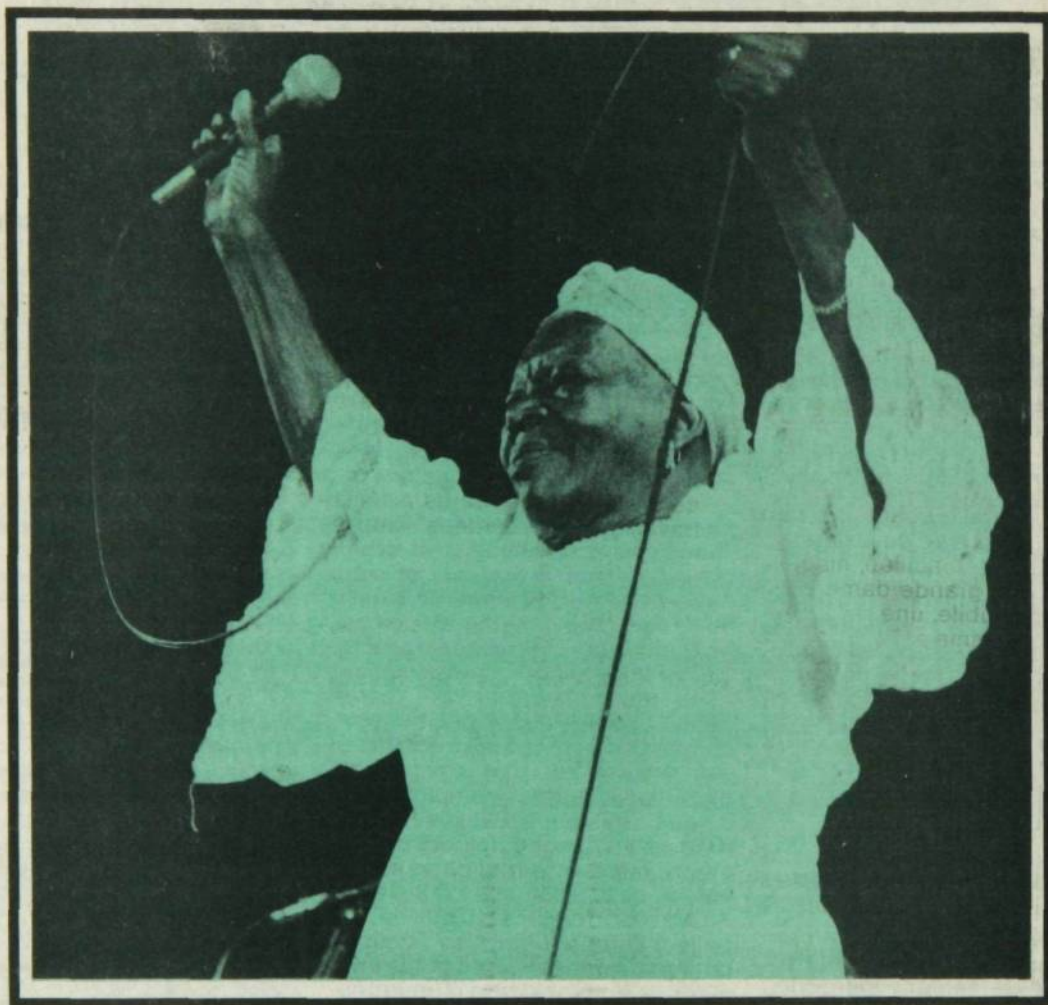


Photo: Manik Boudreau

Spectacle d'ouverture

Le «1^{er} Festival nacional das mulheres nas artes» du Brésil a eu lieu à Sao Paulo du 3 au 12 septembre dernier. Il était organisé par Ruth Escobar, une grande vedette du théâtre brésilien. Coût: 50 000\$. Aucune subvention gouvernementale. La revue «Nova» défraie les coûts, revue progressiste, dirigée par une femme, mais faisant partie d'un regroupement de revues de toutes les tendances imaginables. Fascinant déjà. Imaginez Maclean's subventionnant ici un festival de femmes!

«**A**u début on était 15 organisatrices, maintenant on est plus de 80», me dit Ruth Escobar. Une entreprise d'une ambition folle qui d'après le programme semble vouloir rendre compte de *tout* ce que les Brésiliennes ont fait, dans *tous* les domaines artistiques: littérature, poésie,

théâtre, cinéma, danse, arts plastiques, vidéo, photo, performances.

Il y a des ateliers de toutes sortes, des expositions, des séminaires, des vedettes internationales. Au début, on parlait de Jeanne Moreau, Jane Fonda, Mélina Mercouri, Angela Davis. Ces femmes ne sont pas venues, mais il y a eu Kate

Millett, une délégation de 11 femmes du MLF en France, Antoinette Fouque en tête, Dacia Maraini d'Italie, Ellen Stewart des États-Unis, Isabel Barreno (une des 3 Maria) du Portugal, Domitila...

Nombre de participantes: impossible à dire. La seule liste des activités avait à peu près l'épaisseur du livre de téléphone de la ville de Sherbrooke. Sans parler des différents lieux où tout cela se déroulait: le Théâtre Ruth Escobar d'abord, contenant trois salles de tailles diverses et une «lanchonette» (ah! les lanchonettes brésiliennes), le Club Homs, le grand centre socio-culturel de la communauté libano-syrienne, une maison de femmes, certains théâtres, le Centre culturel

de Sao Paulo, un syndicat, des musées, des galeries... tout cela réparti aux quatre coins d'une immense ville industrielle, moderne, bétonnée, en expansion sauvage et dévorante, à la fois d'une richesse scandaleuse et d'une pauvreté inouïe.

Fait très important à noter : Ruth Escobar, au moment du festival, était candidate-députée au sein du PMDB, un parti dit « d'opposition » qui briguera les suffrages en novembre 82 lors des premières élections démocratiques depuis le long règne de terreur et de répression qu'a vécu le Brésil. Parce qu'elle est devenue candidate pour ce parti, les théâtres qu'elle utilisait normalement pour ses festivals (elle a déjà organisé plusieurs festivals de théâtre internationaux) ont changé brutalement d'avis et ont refusé l'usage de leurs lieux. « J'ai donc dû louer ce club horriblement machiste pour arriver à loger toutes les activités. »

Elle est superbe, cette femme. Impossible de dire exactement quel âge elle a, la quarantaine certainement, un sourire dévastateur, impeccablement habillée, maquillée, coiffée, une grande dame chaleureuse et volubile, une « actrice » qui a l'enthousiasme et l'énergie d'une militante et, je le soupçonne, l'ambition d'un chef d'entreprise. Et en plus une vulnérabilité-simplicité-dont-je-me-demande-parfois-si-elle-peut-encore-exister. « J'ai travaillé pendant plusieurs années dans les prisons à faire du théâtre avec les prisonniers dont la vaste majorité viennent des « favelas » (les bidonvilles). Aujourd'hui, c'est fini, je suis interdite de séjour dans ces lieux. J'ai compris là que naître dans un bidonville, c'est être condamné à la prison. À cause de cette expérience – la plus importante de ma vie – je suis devenue candidate au PMDB... Laisser le théâtre ? Non, jamais. Venez au théâtre demain, je vous ferai voir un film sur le travail avec les prisonniers, c'est bouleversant... » Elle me prend par le bras, m'invite à prendre un café dans la lançonnette libanaise à côté des joueurs de billard à la fois étonnés et indifférents devant toute cette activité féminine.

Cette femme travaille à l'organisation du festival depuis 5 mois, elle joue un premier rôle dans un théâtre en ville, et dans quelques jours elle entre en campagne électorale pour 2 mois.

Je suis séduite, profondément séduite.

De la familiarité et de la brutalité

Le Théâtre Ruth Escobar. Plein de femmes assises dans les marches, dans les bureaux, au guichet... Dans un pays où l'omniprésence des hommes est loi, c'est quand même... familier. Une espèce d'agitation « égalitaire », un peu confuse, joyeuse, pas violente. Pas de chichis. « Manque d'organisation », selon les hommes. « Beaucoup de bénévolat », selon les femmes. Une des choses qui m'a frappée tout le long de mon séjour : à quel point les entreprises de femmes se ressemblent partout, dans leurs objectifs, leur organisation, leurs thèmes. « Y a-t-il ou non une création spécifiquement féminine ? », « Femme et langage », « La femme et son corps », « Veux-tu répondre au téléphone s'il te plaît, je vais m'occuper de madame ». Beaucoup de sourires. Les Brésiliennes sont belles, outrageusement belles. Quelque chose dans le regard d'universel à toutes les femmes qui prennent possession d'une activité à elles, quelque chose de droit. Des airs bêtes aussi, des travailleuses débordées, « trop c'est trop, va te faire voir... ». Cette familiarité, je la retrouve jusque dans l'âge et l'habillement des organisatrices et des spectatrices de ce genre d'événement : peu de femmes de plus de 40 ans, des jeans, des running shoes, peu de maquillage. Des bourgeoises surtout, comme chez nous. (Sauf qu'une bourgeoise là-bas, malgré les apparences, c'est beaucoup plus riche que chez nous. La brutalité des classes sociales au Brésil. Certaines Québécoises en ont même été très choquées.)

À droite, Ruth Escobar



Ceci dit, je ne suis pas partie là-bas pour être réconfortée par le connu. Au contraire. Dans la mesure où je peux les dissocier (et elles sont en fait indissociables), c'est beaucoup plus la femme de théâtre que la féministe qui a fait ce voyage. La femme de théâtre qui a besoin d'images fortes, neuves, pour booster la machine à création parfois bloquée par l'engagement et la responsabilité, la pensée, la cohérence, la pensée à poursuivre. Pour créer, il faut arrêter de penser. Je suis allée au Brésil pour perdre le sens du « sens ». Je n'ai pas été déçue.

Le chaos et le vacarme

Le Brésil est le pays le plus bruyant au MONDE ! High pitch en permanence. Les voix, les pas, les bruits de vaisselle et de bouteilles de bière réverbérés dans le béton de la lançonnette du Théâtre Ruth Escobar qui est le lieu de passage, le lieu d'inscription, le lieu de restauration, le lieu de coagulation de tout ce qui existe dans ce bâtiment, musique, bandes sonores, vidéos, pas de danse, chiens, enfants, femmes, hommes, où il y a au moins 20 personnes qui viennent te parler en 15 minutes pendant que tu attends pour voir le spectacle (la convivialité au Brésil !), et puis tu te dépêches pour ne pas rater le début, sauf que la salle est vide, alors tu reviens prendre un verre, il y a des mouvements de foule, tu vas voir dans l'autre salle s'il y a quelque chose, deux fois, trois fois, et puis soudain une femme se promène partout avec un porte-voix assourdissant qui se superpose au bordel général : « Bon, telle activité n'aura pas lieu, nous sommes désolées, mais il y a autre chose qui commence à l'instant. Veuillez vous rendre immédiatement à telle salle. » Alors tu te rends et évidemment le spectacle ne commence pas avant une demi-heure. L'heure. Ça n'existe pas au Brésil. Tu finis par te demander si tu veux vraiment voir telle ou telle chose. La notion de choix, de décision change. Répondre ou non à un stimulus. Tu te rends compte que le choix est immense, qu'il y a toujours quelque chose, que le vide ça n'existe pas, surtout pas au Brésil. Cette mouvance me donne la possibilité de l'indifférence, donc de la liberté. S'allumer, s'éteindre, arriver, partir, contempler. Vivre l'événement dans sa globalité, c'est tout. C'est merveilleux de penser qu'il se passe toutes ces activités dans tous ces lieux même si je n'y suis pas, ou si je les ai ratés.

Domitila



Le vacarme m'a procuré un sentiment étrangement apaisant. Parce que c'est simple, pas subtil. Ou tu le transgresses pour pouvoir exister, te faire entendre, te faire voir : la lutte pour la survie. Ou tu te laisses avaler doucement, envelopper, laver. Toute la question de l'inégalité est là, posée brutalement. Qui entend qui ? Qui veut se faire entendre ? Toute la dialectique de l'activité et de la passivité. Tout le va-et-vient entre la lutte et l'abandon.

De l'anarchie, de l'organisation et de la justice

J'ai l'impression que le festival s'est fait autant pendant le festival que lors de sa préparation. Plus ça avance, plus le programme change, plus il y a des affiches, des tracts qui apparaissent, des petits papiers écrits à la main qui circulent lors des séminaires, des vendeuses de parfums, de vêtements qui surgissent dans les rues, dans les halls. Il y a dans ce mode de diffusion quelque chose de beaucoup plus anarchique-artisanal-spontané que ce que nous pouvons imaginer chez nous. Je sens nettement que je suis dans un pays où il faut savoir se démerder vite et bien. Je sais aussi très bien que ça veut dire la loi de la jungle.

De l'art et du féminisme. Ou pourquoi l'art ça vient toujours après, longtemps après ?

Je ne veux pas juger de l'aspect proprement artistique du festival. C'était trop vite, trop éparpillé pour me faire une idée juste. J'ai l'impression cependant que la notion d'une culture de femmes est à peine naissante là-bas. Les références patriarcales sont partout. Le cinéma semble pousser des pointes intéressantes, la littérature aussi qui, comme ici, est plus fortement mar-

quée par la présence féminine. Le théâtre, comme partout, fait figure de parent pauvre. (Il n'y a pas encore de théâtre de femmes au Brésil.)

De toutes façons, le gros de l'énergie me semblait concentré autour de l'événement social et sociologique qu'était cette première grande rencontre de femmes. À ce sujet, parmi les événements les plus fréquentés figuraient les séminaires internationaux sur le féminisme qui avaient lieu tous les après-midi. Les conférences et les débats se faisaient en quatre ou cinq langues, parfois toutes en même temps, et présentaient toutes les tendances possibles, de Kate Millett à la Panaméenne qui disait : « Il faut lutter avec nos hommes. » Mais il y avait surtout une certaine qualité d'émotion dans tout ça. J'ai été très touchée par les interventions des féministes brésiliennes qui me semblaient toujours d'une humanité exceptionnelle, cœur-sur-la-main, et d'une grande transparence. Aucune bull-shit. Avec une faim terrible de s'informer de ce qui se passe ailleurs. Et ce sentiment d'urgence qui va avec les naissances. Comme disait Dacia Maraini, dramaturge féministe italienne, lors d'une des nombreuses rencontres informelles qui ont eu lieu : « C'est très émouvant pour moi de voir des grands rassemblements comme celui-ci. Il y a dix ans que ce genre de choses n'existe plus en Italie. »

Le sens du spectacle

En définitive, j'ai l'impression d'avoir assisté à un grand coup d'éclat. Un grand coup d'éclat publicitaire et même un peu tape-à-l'oeil (ceci dit sans nuance péjorative aucune) au profit des femmes. J'ai entendu des personnes critiquer le festival en disant que Ruth Escobar s'en servait pour mousser sa campagne électorale. Mais comme sa campagne électorale était axée principalement sur les droits de la

femme, que l'un serve à l'autre, pourquoi pas ? Il y a trop peu d'entreprises de femmes qui se permettent un tel panache. Comme quoi les femmes de théâtre sont peut-être d'excellentes politiciennes ?

Ces immenses banderoles portant les mots « Femmes et passion », « Femme et tendresse », « Femme et démocratie », qu'on voyait partout, le slogan « Dieu est brésilienne » (dont Ruth m'a dit qu'il était entré dans le vocabulaire des chauffeurs de taxi à Rio), et à côté de ça les affiches du parti avec bien sûr la photo de Ruth Escobar et celle des autres femmes candidates, mais aussi des noms et des photos d'hommes candidats qui ont l'air de tout ce qu'il y a de plus « politiques », il y a dans tout cela des contrastes violents, un mélange de sens pratique, de romantisme, de ferveur et d'une audace véritablement étonnante. Par exemple, il serait impensable chez nous qu'une femme candidate dans un parti établi se serve du sigle de ce parti comme Ruth Escobar l'a fait avec PMDB, pour inventer un slogan aussi vigoureusement féministe que « Pela Mulher do Brasil » (Pour la femme du Brésil). Et de voir cela affiché partout comme si c'était le nom même du parti ! De même, j'ai été renversée par l'affiche photo qui la représente le poing brandi, le regard en feu, avec au-dessus les mots : Mulher coragem (Femme courage). Quand je pense aux images si « safes », si dociles de nos politiques québécoises... Par ailleurs, j'ai entendu dans les débats une des plus anciennes féministes dire que les élections nuisaient aux groupes autonomes de femmes (ils sont peu nombreux), et une femme noire dire la même chose au sujet du mouvement des Noirs. Les deux pour la même raison : la priorité en ce moment étant la re-démocratisation du pays, tout le monde s'en va militer dans les différents partis

Annie Girardot



Mercedes Sosa



Photos: Marik Boudreau

qui s'opposent au régime et abandonnent leur lutte spécifique.

La réalité brésilienne est beaucoup plus heurtée, plus contrastée que la nôtre et le festival en était un reflet fidèle. Le qualificatif qui me vient c'est : l'impureté. Je réfléchis beaucoup à ce que cela contient de richesse, de séduction. Impur comme la vie, impur comme l'art théâtral. Qui peut contenir beaucoup de choses, pas nécessairement concordantes, mais dont la rencontre peut être provocante ?

Ce qui me frappe, c'est la chaleur qui se dégageait de cet assemblage de femmes disparate. La chaleur, pas la contradiction, pas la méfiance. Est-ce que ce n'est qu'un moment, une étape, un état de grâce ? Et je me demande : à mesure qu'on avance dans une démarche et qu'on devient moins « impure », est-ce qu'on perd quelque chose ? Quelque chose de la vigueur et de la largeur qu'il y a dans le « melting-pot », dans le va-comme-je-te-pousse de l'urgence de la naissance ?

Un pot-pourri invraisemblable

Deux événements ont particulièrement frappé mon imagination. D'abord, le spectacle d'ouverture. Dans un immense parc où il faisait très froid (et moi qui croyais venir dans un « pays tropical » ; à côté de moi, en sandales, il y avait des jeunes femmes avec des tuques en laine sur la tête, je me serais crue au Québec, c'était tellement saugrenu), un public plutôt jeune, encore une fois qui ressemblait beaucoup au public québécois (des jeunes hommes avec des enfants, entre autres). Sur la scène, un spectacle de variétés un peu anarchique où se succédaient ce qui semblait être une série de grandes vedettes féminines de la chanson, avec des numéros, pour moi, d'intérêt et de qualité inégales. Tout le monde est

habillé en blanc y compris l'animateur-maître de cérémonie qui est... un homme ! Chez nous, ce serait incompréhensible. Des chanteuses avec des robes à sequins et puis, tout à coup, Annie Girardot, toute française et proprette qui raconte dieu sait quoi, et puis cette très vieille chanteuse noire, en costume régional, qui provoque le délire dans le public parce que, me dit-on, elle était autrefois une domestique et qu'elle est un symbole vivant de la transgression des barrières raciales, et puis la splendide chanteuse argentine, Mercedes Sosa, avec ses chansons révolutionnaires qui invite Domitila à monter sur scène (Domitila est une grande révolutionnaire bolivienne issue de la classe la plus exploitée, la plus misérable) et Domitila avec ses longs cheveux noirs et sa figure de vieille indienne sage et son manteau brun si humble se met à danser avec Mercedes qui joue du tambour, et derrière il y a de plus en plus de femmes en blanc d'allures tout aussi diverses les unes des autres qui dansent, se tiennent par la taille, parlent, puis plusieurs femmes viennent parler au micro dans un désordre certain, on dirait qu'on n'arrive pas à mettre un terme à la fête, et puis tout à coup une Noire s'avance et proclame avec une fougue bouleversante : « Dans ce pays autoritaire, dans ce pays machiste, dans ce pays raciste, nous les femmes vivons aujourd'hui un événement historique. » L'émotion dans cette voix ! Et cela se passe devant un bâtiment qui s'appelle « l'Assemblée législative ». Vraiment, c'est renversant.

Quelques jours plus tard, une fête-mascarade-bénéfice intitulée « La Fête des passions », organisée par SOS Mulher qui est un groupe militant s'occupant de femmes battues. Le feuillet publicitaire parle de conjonctions astrales, Vénus-amour-délire, et ça se passe dans

un petit salon de thé où on peut à peine bouger et où on offre des sandwiches faits selon une vieille recette « aphrodisiaque ». C'est mixte. Les hommes prennent effectivement beaucoup de place : certains sont venus carrément pour draguer. Une Française du MLF, plutôt scandalisée, me dit : « Mais enfin, au Québec vous devez bien avoir des fêtes de femmes, non ? » En première partie du spectacle, une chanteuse blonde style cabaret-samba-chansonnette qui semble raconter beaucoup d'histoires misogynes dites comiques. Une des femmes du public, un professeur d'université qui, cet après-midi-là, tenait des propos très « sérieux » sur les femmes, semble s'amuser beaucoup. Une autre Brésilienne à côté de moi, dit à une des organisatrices : « Mais quelle idée vous avez eu d'inviter cette femme-là ? » Et l'autre : « Je sais, c'est horrible. C'est Ida qui... » En deuxième partie, une Noire superbe qui commence par fermer toutes les lumières ; elle se promène entre les gens, les touche, agit des clochettes au-dessus de leur tête, fait des bruits bizarres, des mélodies, des syncopes. Une espèce de rituel envoûtant. Et bientôt tout le monde est debout dansant au rythme du tambour et de cette voix rauque, étrange, de plus en plus vite, de plus en plus lancinante. Assises par terre, deux femmes s'embrassent. Ça dure 5 minutes, 10 minutes, 15 minutes... Je n'ai jamais vu un baiser aussi impudique, aussi érotique, fête de femmes ou pas fête de femmes. Qu'est-ce que ce pays où tout cela est possible en même temps ?

Je veux retourner, bientôt. Pour la beauté barbare. Je reste avec des rêveries sur le possible et l'impossible, le confort et l'inconfort, la normalité, la marginalité, la coexistence, la générosité. ■

POL PELLETIER